



## **Rencontre au sommet Félix Castan – Henri Meschonnic**

*Claude Sicre*

Il est urgent que ce genre de conversation se tienne, et c'est urgent qu'elle se tienne aussi sur une place publique. Vous savez que le Carrefour Culturel organise beaucoup de choses sur la place publique, les conversations socratiques, les repas de quartier. Nous essayons de faire tout, ou presque tout ce que nous pouvons sur la place publique. Je demandais à mon voisin, s'il ne trouvait pas ça plus sympathique que dans une salle, enfermé dans une salle, juste pour les spécialistes, il me disait que oui, alors je suis très content et j'espère que vous l'êtes aussi.

Je veux remercier aussi, quand même, malgré nos différends de plusieurs années qui durent encore, la mairie de Toulouse. Nous ne sommes pas d'accord avec eux, ils ne sont pas d'accord avec nous sur beaucoup de sujets, néanmoins ils ont accepté que la manifestation s'installe sur la place du Capitole, je pense qu'ils ont très bien fait, que c'est tout à leur honneur de nous avoir prêté cette place pour ce genre de manifestation, parce qu'elle le mérite, et parce que la place du Capitole mérite cette manifestation.

En dernier lieu, je voudrais remercier évidemment, tous les gens qui sont ici, et qui ont aidé à la tenue de cette manifestation qui n'est pas la première dans le genre, puisque cela fait plusieurs années que nous la faisons, mais c'est la première sur la place du Capitole, ouverte à tout le monde ; ouverte non seulement aux spécialistes mais au public le plus large. Ouverte aussi au public de passage qui ne serait certainement pas venu si cela avait eu lieu dans quelque salle lointaine ou spécialisée. Tous les gens qui ont aidé à cette manifestation qui je pense, grossira chaque année, je pense que l'année prochaine, nous aurons toujours la place du Capitole, merci Monsieur le Maire et ses adjoints, et je pense qu'il y aura encore plus de langues qu'aujourd'hui sur cette place.

Parmi tous ces artisans, je ne peux pas les citer tous, mais je pense qu'en premier chef, il faut remercier Francis Blot qui a longuement travaillé pour cette manifestation, qui n'a jamais compté son temps ni son travail pour sa réussite.

Je vais vous présenter les intervenants : à ma droite, Félix Castan, que les toulousains connaissent un peu, qui fait de plus en plus parler de lui, d'ailleurs pas toujours directement. C'est plus souvent Massilia Sound System et autres groupes assimilés qui parlent de lui que lui-même, ou que la presse malheureusement. Félix Castan, qui est installé à Montauban et qui depuis cinquante ans, essaie de dire certaines choses qui n'ont pas été écoutées longtemps, mais qui maintenant sont de plus en plus écoutées, et certainement par des acteurs auxquels on ne s'attendait pas. J'ai cité des rappers, des jeunes, des musiciens, des peintres, beaucoup d'écrivains qui maintenant, sans se réclamer de lui comme d'un maître, s'inspirent de sa pensée pour faire avancer leurs œuvres et leurs réflexions.

Félix Castan, longtemps méconnu par ses voisins intellectuels les plus immédiats, peut-

être même plus par ceux-là que par quiconque d'autre.

À ma droite directe, il y a Henri Meschonnic qui est beaucoup plus connu. Ceux qui ont lu le tract que nous avons diffusé savent mieux qui il est, d'autres le savaient déjà. Il est enseignant, poète, traducteur, linguiste, critique de la linguistique, critique littéraire ; critique en général. Il nous expliquera certainement mieux son travail durant la conversation.

J'ai à ma gauche, Patrick de L'ILS (Interprète en Langues des Signes) qui va faire une traduction simultanée de nos conversations durant tout le débat qu'il pourra arrêter s'il y avait un point à préciser, certaines notions étant bien plus difficiles à traduire dans la langue des signes que dans une langue étrangère.

Pour introduction, l'histoire de cette manifestation en quelques mots. Dans les années 80, certaines communautés culturelles ou politiques d'Europe ont décidé - c'était à Barcelone en 84 ou 85 - de faire chaque année une Fête des Langues dans leur aire d'influence. Il y avait là tout ce que l'Europe compte comme minorités ; les Catalans, les Bretons, les Alsaciens, les Corses, les Occitans, les Flamands, les Sardes, les Irlandais, les Basques, les Frisons... Enfin, il y avait des gens de chaque culture et langue minorisée d'Europe.

Cette manifestation a eu un certain succès pendant quelque temps, on sait maintenant, qu'elle a quand même un peu décliné, mais chaque année à la même date, le 21 mars, chaque communauté fêtait sa propre langue. Les occitanistes de Toulouse, n'ont pas eu la même vision des choses. Plutôt que de fêter leur propre langue, ils ont décidé qu'eux célébreraient toutes les langues, pas seulement les langues dites minorisées mais toutes les langues d'Europe, et au-delà, toutes les langues du monde. Ce n'est pas un hasard, si cette décision fut prise. Je dois dire, qu'elle fut prise sous l'influence indirecte, puisque ce n'est pas lui qui nous l'avait conseillé, de Félix Castan.

C'est à sa lecture que nous nous sommes rendu compte que les militants occitans étaient des gens qui n'avaient jamais travaillé pour eux-mêmes, mais pour toutes les autres langues, les autres littératures ; qui avaient dans leur histoire quelque chose qu'on pourrait appeler « anti-narcissisme », qui avaient toujours refusé de se regarder le nombril, de parler pour eux-mêmes, mais d'essayer de parler pour toutes les autres langues, les autres cultures qui avaient été oubliées.

« À la folie de l'un l'Occitanie répond par la vérité du pluriel ». Il nous a semblé que cette phrase de Félix Castan, devait être incarnée par cette Fête des Langues. Ce qui n'a pas été sans mal, sans débats avec les uns et les autres, mais cela s'est fait. Nous sommes aujourd'hui très contents de voir que les occitanistes n'organisent pas dans quelque petite salle éloignée, une petite manifestation pour eux-mêmes, mais une manifestation pour tout le monde et pour toutes les langues. Je crois que cela correspond à la vocation de l'occitanisme telle que l'a défini Félix Castan.

La conversation qui va nous occuper part de ce raisonnement et de la vérité de cette manifestation. Les sujets que nous allons traiter sont d'une grande profondeur historique tout en étant urgents. Parce qu'il est extrêmement urgent de connaître l'histoire de sa profondeur pour parler de tous les sujets qui nous occupent aujourd'hui ; comme il est extrêmement urgent de parler des problèmes de ces rapports entre les langues et les

cultures, de parler des rapports entre la culture et le politique.

Pourquoi ? Parce qu'aujourd'hui, des langues et des cultures qui ne sont pas reconnues ni considérées ont parfois, tant elles sont méprisées, des attitudes qui, loin de tuer l'unitarisme qui les condamne, le renforcent. Elles trouvent en face d'elles un mépris, des gens qui font les sourds à leurs revendications, et ne voient plus comme solutions que certains extrémismes pour lesquels elles s'appuient sur des considérations philosophiques, sociologiques, ethnologiques qui sont extrêmement dangereuses.

Mais trouvent-elles en face d'elles, des ennemis qui les critiquent ? Non. Elles trouvent face à elles des ennemis qui les méprisent mais jamais ne les critiquent dans les fondations de cette pensée. Je ne sais pas trop ce qui se passe dans les autres pays, les autres cultures, mais elles trouvent particulièrement en France, des opposants qui à part les mépriser ne sont pas capables d'opposer des arguments sérieux pour couper les bases, pour couper les ailes à toutes ces idéologies. Certains se réclament de grandes idéologies universalistes, qui parfois font preuve d'une grande générosité d'esprit, de sentiments, de volonté, savent à juste raison s'indigner de ce qui se passe à droite ou à gauche, mais ne sont pas capables dans leurs raisonnements, leurs actions et leurs pensées de saper véritablement les bases de ces idéologies.

Aujourd'hui, je dois dire que nous mettons sur la place, leurs modesties dussent-elles en souffrir, les personnes que nous pensons, les seules en France, capables de saper les bases de ces idéologies-là. Parce qu'elles sont allées au fond, au plus profond de la critique de toutes les idéologies ; alors, bien sûr, pour des raisons qui leur sont personnelles, ils en parleront peut-être, leurs modesties d'abord, mais surtout je crois l'extrême sérieux de leurs propos, ils ne font pas la une des revues, la une des émissions de télé, la une des émissions de radio qui sont consacrées à la lutte contre ces idéologies. Mais je crois personnellement qu'ils ont leur place à la une, que leur place est à la une de ces médias ; qu'il est extrêmement urgent, face aux idéologues qui tonitruent, qu'eux aussi prennent la parole au premier plan, pour que leurs travaux soient entendus de tous. C'est aussi pour ça que nous faisons cette manifestation place du Capitole.

Je vais lancer tout de suite la conversation, qui n'est pas un débat, que nous n'avons pas prévu comme un débat, comme une joute oratoire, nous aurions pu le faire si nous avions invité quelques Sollers, Baudrillard, Finkelkraut ou autres, mais nous avons préféré pour aujourd'hui privilégier la conversation entre ces deux hommes qui ne se sont jamais rencontrés, sinon il y a deux heures. Leurs aventures sont dissemblables par tous les points, puisque l'un est resté et à toujours travaillé à Montauban, a été ouvrier agricole, a choisi d'être instituteur de campagne alors que l'autre est un universitaire extrêmement connu dans tous les milieux scientifiques. Nous avons privilégié la conversation entre eux car nous avons vu au cours de la lecture de leurs travaux complètement différents, des convergences sur la critique de ces idéologies.

Je vais passer d'abord la parole à Félix Castan, à qui je vais demander d'aborder ce sujet en commençant, puisque c'est le chemin d'aujourd'hui, par nous dire pourquoi il a écrit - contre toutes les apparences, et au grand dam de beaucoup de militants occitans, catalans, bretons, corses, basques, irlandais - que « Sans littérature occitane, il n'y avait pas de langue occitane ».

*Félix Castan*

Le problème que pose Claude Sicre est évidemment très difficile à aborder. C'est vrai que dans la renaissance occitane, c'est un problème que l'on aurait dû résoudre depuis longtemps, sur lequel on aurait dû se pencher. Il me semble que, d'une manière générale, si l'on a des idées pas très claires sur la nature, sur la structure de la conscience occitane, c'est qu'on n'a pas un regard assez réaliste sur la situation des langues, sur la situation des cultures, sur les conditions dans lesquelles des écrivains de vocation se mettent à écrire non pas en français, mais en occitan. Il me semble que c'est là la racine de toute notre problématique.

Il y a parmi les jeunes qui ont une vocation littéraire, j'en ai un devant moi, ceux qui optent pour l'expression française. Il y en a d'autres qui optent pour l'expression occitane. Faut-il exclure l'une des solutions, l'une des options au nom de l'autre ? Je pense que c'est là une absurdité.

Chacun selon son tempérament fait les choix qu'il désire, les choix qui lui appartiennent. Ce qui compte c'est de savoir pourquoi. Pourquoi on écrit en français, c'est assez simple ; c'est parce que l'environnement culturel dans lequel nous avons tous été formés est un environnement strictement français. Toute la culture s'est transmise à nous par le truchement de la langue française.

Par conséquent initialement, quand nous nous sommes posés des problèmes littéraires, nous nous les sommes tous posés en français. Je pense pouvoir dire qu'il n'est pas un seul écrivain occitan, parmi les vivants, qui n'ait pas commencé par écrire en français. On s'est essayé à écrire en français, d'abord, parce que c'était la langue la plus simple à utiliser. Celle qu'on avait appris à l'école, dont on connaissait l'orthographe, le lexique, dont on connaissait tous les mécanismes. Par conséquent, c'était naturellement qu'on écrivait en français.

Le grand problème, dans l'époque que nous vivons, ce qui est vraiment un phénomène scandaleux, c'est le fait qu'il y ait des gens qui renoncent à tous ces acquis, ces capacités qu'ils ont d'écrire dans une langue pour écrire dans une autre qui vraiment n'a aucun avantage *a priori* pour eux. Il faut premièrement qu'ils la travaillent, qu'ils la mettent au point, qu'ils apprennent à l'écrire.

Celui qui écrit en occitan a besoin de se forger sa langue. Il ne peut pas écrire comme dans son village, il est obligé de se faire une lecture de la littérature occitane, c'est-à-dire de se faire une langue de synthèse, une langue composite, c'est donc un travail difficile. Lorsqu'il s'est fabriqué cette langue dans les difficultés, des difficultés plus grandes que celles qu'il aurait rencontré en français ; il faut qu'il écrive des œuvres, des œuvres qui auront de grandes difficultés à être publiées. La plupart des œuvres de langue occitane sont dans les tiroirs parce qu'on manque d'argent pour les publier, c'est une difficulté énorme.

La troisième difficulté, c'est que lorsque ces œuvres seront publiées, la majorité de son public ne saura pas les lire.

Par conséquent, l'écrivain occitan écrit avec un instrument des plus difficiles, des possibilités d'expression des plus difficiles, et des chances d'être lu des plus difficiles.

Je dirais plus : il aura beaucoup de difficultés à ce qu'une critique se saisisse des œuvres qu'il aura écrites et en transmette l'essentiel, le contenu, sa signification. Parce qu'il

n'existe presque pas de critique occitane. C'est toutes les difficultés qu'il rencontre en face de lui, il travaille contre lui-même. Il n'a aucune chance de retirer le moindre sou de ses publications.

Publier en occitan, c'est publier à compte d'auteurs, c'est publier en donnant son œuvre à un éditeur mais sans retour, ces œuvres ne sont jamais payées, jamais un occitan ne touche un seul sou de ses œuvres, sinon elles ne seraient pas publiables. Il faut pour qu'il écrive, qu'il aie des raisons tellement fortes qu'elles surmontent ces difficultés et c'est là qu'est le problème.

Pourquoi un écrivain occitan se met-il à écrire en occitan ? C'est pour des raisons d'expression profondes, essentielles. Est-ce par patriotisme ? Moi, je dis non. Un écrivain occitan n'écrit pas par patriotisme occitan. Pour une raison très simple : la nation occitane n'existe pas. Dans la population autour de lui, il n'y a pas de courant patriotique qui le porte. Il ne va pas inventer un patriotisme sur des bases nulles.

Si on interrogeait les écrivains en leur demandant de s'étudier réellement, je pense que tous devraient avouer que ce n'est pas un patriotisme initial qui les a amené à écrire en occitan.

Je crois qu'il faut se poser le problème de la dialectique des cultures et de la dialectique des langues. Il faut poser le principe qu'il n'existe pas une seule langue, une seule culture qui soit isolée dans le monde comme une sorte de pierre levée dans le désert. Les langues, les cultures sont en rapport entre elles. Toutes les langues sont en rapport avec les autres, et se situent les unes par rapport aux autres. Il est évident que l'écrivain occitan, quand il écrit en occitan, se situe par rapport aux autres langues mais d'abord par rapport à la langue française. C'est en réalité se situer par rapport à la littérature française.

Claude disait à juste titre que ce qui est déterminant dans l'usage d'une langue, ce n'est pas la langue mais la littérature, ce qu'on en fait, la manière dont on l'utilise. C'est à ce niveau qu'il faut trouver la raison, le motif qui explique l'expression occitane par rapport à l'expression française. Je crois qu'en face de la littérature française, l'écrivain occitan se met dans une certaine posture, il a devant lui une littérature qu'il connaît, à laquelle il a été formé par l'école, par ce qu'il aime les écrivains contemporains, parce qu'il l'a lue. S'il écrit dans une autre langue c'est pour pouvoir se mettre dans une autre posture que celle de l'écrivain français qui entre sur le chantier de la littérature française. Il se met hors du sentier de la littérature française. Il se poste en situation d'altérité par rapport à la littérature française. Pour des raisons complexes que je pense qu'au cours du débat nous allons arriver à cerner.

L'écrivain occitan n'est pas le fruit d'une poussée venant des racines. D'une poussée qui le mènerait à créer cette littérature presque anormale dans notre époque, parce que ces poussées n'existent pas. Les écrivains qui utilisent la langue d'Oc, à partir de l'état de la langue, tel qu'il est dans les campagnes, dans cet état de déchéance où nous le trouvons actuellement ; ces écrivains ce sont les écrivains patoisants, qui n'ont qu'un horizon extrêmement limité : leur village, leur région la plus étroite. Et qui n'ont pas d'ambitions littéraires véritables, qui utilisent cette langue uniquement pour faire sonner certains mots qui les amusent, qui leur paraissent rigolos. Mais avoir l'ambition de faire une littérature, c'est autre chose.

Ça veut dire d'abord qu'on se construit une langue qui soit apte à exprimer toutes les idées, à exprimer toutes les prises de positions humaines qui exigent une littérature. Et qu'on s'emploie à créer en face de la littérature française, une autre littérature de même

niveau, pouvant parler sur un pied d'égalité, de littérature à littérature. J'insiste sur cette idée. Il ne s'agit pas ici des littératures patoisantes, mais pas non plus des littératures régionalistes. Les écrivains régionalistes écrivent en français ; c'est en français que des écrivains se fabriquent une petite littérature, une littératurette en marge de la grande littérature, une littérature parasitaire de la littérature centrale qu'est la littérature française, c'est en français qu'on fait une littérature régionaliste. Les Occitans ne font pas une petite littérature régionaliste, même si certains théoriciens ont pu croire aux origines que c'était ça. Mais en réalité dans les œuvres, ce n'est jamais ça. Les œuvres disent que l'écrivain occitan construit une contre-littérature, une autre littérature qui dit autre chose que la littérature française. Il utilise non seulement les matériaux qu'il trouve autour de lui, mais aussi une mémoire qu'il se fait de la tradition littéraire occitane depuis les troubadours.

C'est en un second temps que l'écrivain occitan appelle à la rescousse le passé de sa littérature et que par conséquent, il entre dans une dynamique de renouvellement de la littérature qui existe depuis près de mille ans, et qu'il acquiert la vocation de l'actualiser, de façon à la situer en face de la littérature française, sur un terrain dans lequel elles puissent dialoguer. Et pour dialoguer il faut être d'égal à égal. C'est pour cela que nous avons une littérature contemporaine qui est du plus haut niveau et non pas un ou deux écrivains, mais une vraie littérature.

Je comptais récemment soixante-dix poètes vivants dont aucun n'est dénué d'intérêt. À ceux-là, ajoutez les romanciers, les dramaturges, et nous avons une centaine d'écrivains qui, sur plusieurs générations, constituent une vraie littérature collective, un vrai système de conscience, un vrai système de pensée apte à penser en face de la littérature française, même si elle n'est pas à sa dimension. Mais sur le principe, on doit la considérer comme une littérature à égalité.

Alors faut-il en dire plus ? Si vous le permettez, je vais dire simplement sur quels points je pense que la littérature occitane contemporaine apporte une contradiction à la littérature française. Premièrement : la lutte contre le centralisme qui a été une prise de conscience dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les écrivains français se sont dit : si l'unitarisme, le centralisme français continue comme il le fait - nous étions sous le second empire -, notre langue, les bases même de notre culture, disparaîtront. Par conséquent, ils ont levé le drapeau de la décentralisation. Les premiers, les écrivains occitans, les félibres, ont dit : une nation qui n'a qu'une littérature, une nation qui détruit les langues périphériques, c'est une nation indigne de son destin de nation. La vocation d'un état, c'est de se mettre au service de toutes les langues qui sont sur son territoire.

Il y avait donc là une idéologie fondamentale un combat décentralisateur qui reste le nôtre aujourd'hui. Mais je crois qu'il faut ajouter qu'à l'heure actuelle, derrière ce centralisme, derrière cet unitarisme, ce mécanisme de la vie culturelle française, il y a cette idée qui se profile selon laquelle la littérature, la culture universelle, est une culture sans frontières, une culture unitariste par essence ; c'est-à-dire qui vise à l'uniformité. Et la littérature occitane, l'écrivain occitan, par nature, par situation, par vocation fondamentale, développent contre la philosophie de l'unité, la philosophie de la pluralité qui est la seule qui puisse être acceptée par toutes les cultures du monde.

*Henri Meschonnic*

On peut se demander pourquoi je suis là, venant de Paris, à côté de Félix Castan. En fait, derrière le paradoxe, depuis quelque temps j'ai lu les textes théoriques de Félix Castan, même si on ne s'est vu que depuis deux heures ; ce qui m'a beaucoup frappé, c'est la convergence inattendue de sa pensée et d'une pensée critique que j'essaie de faire et qui apparemment n'a aucun rapport évident avec les problèmes de l'Occitanie.

Je travaille sur les problèmes de théorie du langage en rapport avec la théorie de la littérature, en rapport avec ce que la traduction peut montrer en lumière rasante, si je peux dire, de ce que chaque littérature fait de la langue, de ce que chaque conception dans les sciences humaines, en philosophie, en linguistique, en littérature montre de l'état du langage, de l'état de la poésie.

C'est précisément un problème de la situation actuelle de la littérature qui m'amène à cette rencontre avec Félix Castan. Ce n'est pas en linguiste que je suis là, mais en tant que poète, que critique, que traducteur. C'est en tant que tel que je suis inévitablement confronté à l'effet néfaste d'une culture de l'identité qui est liée à l'histoire de France.

On ne peut pas prendre aujourd'hui les problèmes de la poésie, les problèmes de la théorie du langage en France, surtout avec ce passé, ce passif d'universalité que nous avons au moins depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, depuis Rivarol, depuis ce discours sur l'universalité de la langue française, sur la clarté française, tout cet ensemble idéologique et politique qui fait un peu la condition non critiquée du rapport entre la littérature et la langue.

Le fait de traduire des textes bibliques - ce qui peut paraître une extra-territorialité par rapport aux questions qui dominent la modernité littéraire, la modernité dans les idées sur la langue, le langage, qui régissent les rapports entre la philosophie, la littérature et la linguistique - m'a fait prendre conscience de quelque chose que les traductions ne montrent pas par définition. Dans les textes bibliques, il n'y a ni vers ni prose, il n'y a que du rythme. Or depuis que les textes bibliques sont entrés dans le paysage de la connaissance occidentale, depuis les débuts de la christianisation, depuis Flavius Joseph ; depuis qu'on a essayé de donner à entendre que les beautés de la bible étaient des hexamètres, on a affaire à un paradoxe qui est l'irréductibilité d'un langage qui ne connaît pas la différence entre vers et prose, qui ne sait pas ce qu'est la poésie - il n'y a ni poésie ni prose en hébreu dans les textes bibliques - il n'y a que du rythme.

Le rapport de travail en tant que traducteur que j'ai eu avec le français, c'est un rapport de conflit qui bizarrement ne se situe pas dans l'érudition hébraïsante et dans un problème de langue, mais qui se situe dans les problèmes les plus actuels de ce que c'est d'écrire en français, aujourd'hui, au XX<sup>e</sup>.

Ces problèmes, c'est d'abord l'irréductibilité d'un langage panrythmique par rapport à la dualité de tout ce qui fait notre conception du langage, qui a du son et du sens, qui a du vers et de la prose, etc. De proche en proche, c'est tout le modèle régnant de la pensée du langage que je suis obligé de critiquer pour essayer de faire ce que, très simplement, fait n'importe quel verset biblique en hébreu. C'est ce chemin qui fait que j'en suis arrivé à une critique de l'identité qui règne en français, et qui rencontre très vite le problème du politique dans le langage.

Félix Castan parlait du rapport à l'altérité, je dirais que c'est aussi bien l'absolutisation de l'identité que l'absolutisation de l'altérité qui sont des obstacles pour comprendre le rapport entre une histoire et une langue, entre une poésie, une littérature et une langue. Je ne sais pas si, comme le disait Félix Castan, cette idée est dialectique ; mais en tout cas elle est conflictuelle. C'est l'idée que l'identité n'advient que par l'altérité. Si on les

oppose on a toutes les attitudes idéologiques que l'on peut connaître, et qui sont des falsifications des rapports historiques entre langage et littérature.

Effectivement, ceci m'amène à un type de travail qui est à la fois de l'ordre du concret, car rien n'est plus concret que de traduire des textes, et en même temps, un travail théorique mais pas théorique au sens abstrait mais un travail théorique où il s'agit de penser sous le mode d'un accompagnement de tout ce qui est pratique dans le langage, d'un accompagnement réflexif. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir une activité de langage qui ne soit accompagnée de sa propre réflexivité. C'est le problème du rapport entre les pratiques de la littérature et les sciences humaines, il y a des savoirs d'un côté, des pratiques de l'autre. On sait très bien que si on écrit avec des savoirs, on fait ce qu'on sait et on sait ce qu'on fait. C'est la pire des choses qui puisse arriver à la chose littéraire. C'est certainement les conditions mêmes pour que ce soit mort-né.

Il s'agit donc d'inventer une pensée du langage qui soit autre que la pensée dominante, qui est pour moi, une pensée non seulement fondée sur un modèle linguistique, mais qui est d'une puissance qu'on ne peut pas simplement rejeter comme il y a une vingtaine d'années les littéraires, les philosophes, les écrivains, les poètes, aimaient beaucoup croire qu'un certain « nietzschéisme », un certain modèle à la Antonin Artaud pouvait laisser croire qu'on sortirait du signe par une sorte de mimétique de la folie. Non, on ne sort pas du signe. Il s'agit de relever les limites de la pensée des conceptions du langage. De montrer que ces limites ne sont pas seulement des limites historiques, mais que ce sont des limites philosophiques, et que du coup la pensée devient inévitablement une pensée critique.

Je crois que c'est la différence à faire entre polémique et critique. La polémique cherche une position de domination dans le social ; ce que j'appelle la critique, c'est une recherche de l'historicité, une recherche des fonctionnements, des stratégies. C'est par là qu'en travaillant sur la littérature, que je constate avec surprise que nous disons Félix Castan et moi, en tout cas pour des choses très très fortes, telles que le rapport entre la littérature et la langue, des choses qui se sont rencontrées.

### *Claude Sicre*

Dans un petit moment, on fera en sorte que vous puissiez intervenir, poser des questions ou exprimer votre désaccord avec tel point ou tel autre.

On va essayer de continuer sur cette lancée pour aller un peu plus loin, pas plus profond car la profondeur a déjà été posée, mais plus loin dans la publicité de notre affaire. Quand Félix Castan dit que sans littérature occitane, il n'y a pas de langue occitane, ce qu'il veut dire aussi, ce contre quoi il réagit aussi (il va l'expliquer bien mieux que moi mais je le signale juste pour lui donner la parole), c'est contre les chercheurs d'identité, de différence qui essayant d'établir une nomenclature de toutes les petites spécificités qui sont celles de leur langage, de leur coutume, essaient de construire cette différence sur ce qu'ils recherchent dans un patrimoine et donc éliminent de fait, tout ce qui est l'action, le devenir, l'histoire, ce qui travaille la langue. C'est-à-dire ce qu'il a appelé par la littérature. Mais au-delà de la littérature, l'histoire elle-même et le devenir donc des sociétés. Cette critique, ce n'est pas une critique que l'on fait à des gens qui n'existent pas comme les gens qui critiquent toujours des gens qui ne sont pas là. Nous critiquons des gens qui sont ici, autour de nous, entre nous, avec nous.

Parfois des camarades, des compagnons, des amis qui se battent pour la reconnaissance de leur langue, pour ce qu'ils appellent la reconnaissance de leur différence. En prônant cette parole, en affirmant que sans littérature, il n'y a pas de langue occitane, je crois qu'il pourrait le dire, peut-être pas pour toutes les langues, la langue et la littérature occitanes ont une histoire particulière qui leur est propre dans laquelle cette phrase trouve son plein effet, mais en extrapolant sur d'autres langues, on pourrait retrouver des phénomènes communs qui montrent qu'il n'y a pas de racines ou de patrimoines qui figent le devenir de ces sociétés, qui figent le devenir de ces identités, mais que c'est au contraire dans l'action que ces identités se trouvent. Je citerai deux phrases que j'espère, Félix Castan prendra au vol pour aller au plus près de ce débat. Une phrase de Philippe Mallerue qui disait souvent contre cette idée des racines qui est posée à tous les acteurs se réclamant de la littérature d'Oc ou de langue d'Oc : « Quand un artiste s'enracine il végète ». Je crois que ce n'est pas un hasard si c'est un philosophe occitan qui a dit cette phrase alors que ce sont les universalistes français qui nous renvoient toujours la question des racines.

Une autre phrase de Félix Castan est très importante : « On n'est pas le produit, le fils de son terroir de son pays mais le fils de ses œuvres ». Félix, pourrais-tu à partir de ses phrases, dont l'une que tu rappelles souvent, et à partir du débat qu'il faut quand même rapprocher des préoccupations des gens qui sont venus faire les stands, traiter de cette notion d'identité et l'opposition de cette notion inerte d'identité qui est limitée à un patrimoine avec celle que tu mets en avant d'histoire, de construction d'un sujet littéraire dans la littérature ?

### *Félix Castan*

Comme le disait tout à l'heure H. Meschonnic, c'est vrai que, à mon avis, et je le crois très fort, c'est parce qu'il y a une démarche d'altérité que l'identité occitane se constitue. Si l'écrivain occitan ne se plaçait pas d'une certaine manière contre la littérature française, il ne se constituerait pas d'identité occitane. C'est cette démarche qui est fondamentale pour la constitution de l'identité occitane. Je crois que l'identité occitane se constitue, non pas pour prolonger un passé ni pour entériner un présent mais pour intervenir sur le chantier de la culture contemporaine, et pour dire que toutes les cultures du monde sont la philosophie de la pluralité. On ne peut pas admettre que la philosophie de l'unité devienne lettre commune, devienne la pensée commune de tous les intellectuels de la planète. La littérature occitane, en se défendant elle-même contre l'unitarisme français, développe une philosophie qui ne la concerne pas seule, mais qui concerne toutes les cultures du monde. Cette philosophie, tous les écrivains occitans l'approfondissent dans leur œuvre.

Les cent écrivains occitans et ceux qui les ont précédés dans le contemporain, sont des gens qui méditent sur la raison fondamentale pour laquelle autre chose devant une culture donnée doit se constituer, comment une altérité doit se constituer, comment la pluralité des cultures doit s'imposer.

Il me semble que lorsqu'on parle de décentralisation, de changer le statut de la vie culturelle en France, la culture occitane a un rôle majeur à jouer ; s'il n'y avait pas la culture occitane, la décentralisation de la culture française serait proprement impossible. Les ravages du centralisme, de l'unitarisme français sont tels, nous le voyons partout,

que si l'action décentralisatrice ne pouvait pas s'appuyer sur une réalité aussi forte, ce qui ne veut pas dire que tous doivent devenir des écrivains occitans ; je dis que c'est une référence un point d'appui qui permet de construire une action décentralisatrice sans laquelle aucune action décentralisatrice n'est possible. Nous le voyons depuis 1981, nous voyons que la soi-disant décentralisation qui a été lancée comme un mot d'ordre dans la nation, consiste tout au plus à la généralisation de la culture française, de la culture parisienne jusqu'aux limites du territoire français. C'est parce qu'il existe une littérature occitane qu'une autre perspective est possible et c'est ce qui est la raison d'être, je dis même, que les écrivains occitans n'auraient pas écrit occitan, il n'y aurait pas d'écriture occitane s'il n'y avait pas précisément ce grand problème national qui est posé, ce grand problème de la décentralisation qu'ont pris en main les écrivains occitans et c'est pour ça qu'ils écrivent.

### *Claude Sicre*

Félix, j'aimerais que tu insistes plus pour préciser l'urgence du débat. Tu m'as souvent dit, - et je suis d'accord avec toi parce que je l'ai expérimenté dans mon travail - que ce n'est pas simplement une idée de décentralisation sans but. Mais je pense que s'il n'y a pas de décentralisation de la culture française, s'il n'y a pas dialectique des cultures en France, nous allons vers la mort de la culture française elle-même...

### *Félix Castan*

... À plus ou moins longue échéance. On peut dire, c'était une phrase qui était dans une pièce de Benedetto que nous avons joué au festival de Montauban. Il disait : «L'unitarisme, l'uniformité c'est au cimetière qu'on la trouve...». Si cette multiplicité des expressions ne se reconstruit pas dans la culture française, la culture française ira nécessairement vers son grand déclin.

Je me souviens d'avoir dit ça, un jour dans un grand colloque national à Beaubourg, je le disais avec prudence, pour ne pas choquer les gens qui se trouvaient avec moi. Or, il se trouve que quand j'ai eu fini de parler, tout le monde s'est précipité vers moi pour me dire que déjà ce déclin commence. On en sent les premiers signes. Il commence déjà parce que les contradictions ne sont pas présentes dans la culture française dans la mesure où ce rabotage du territoire, où l'uniformisation de la vie culturelle prend le dessus sur les multiplicités, sur les diversités culturelle.

D'une manière plus précise, un écrivain qui intervient, qui entend intervenir sur le terrain culturel, qui se met à écrire, qu'il écrive en français comme en occitan, il intervient pour dire autre chose que ce qu'ont dit les autres. Il intervient pour dire à partir de ce qui a été dit quelque chose de plus, qui le dépasse, il y a tout un rapport complexe entre la réalité du chantier culturel et l'intervention individuelle qui se précise ; il y a ce rapport extrêmement complexe qui implique qu'on vienne de lieux différents, qu'il y ait une multiplicité de lieux, que la vie culturelle soit considérée comme une scène de théâtre dans laquelle intervient chaque caractère pour se situer par rapport aux autres dans des postures différentes. Et ce sont ces postures différentes qui font avancer la littérature la culture, les débats et la création.

*Henri Meschonnic*

Je voudrais dire que nous sommes dans un forum des langues. Il est question de multiplicité, de diversité des langues et en même temps, il y a un stand d'espéranto. Je me suis toujours demandé s'il n'y avait pas derrière le malaise qu'on a envers la diversité des langues, c'est-à-dire la volonté d'unifier, ce qui se retrouve dans la traduction, dans les gestes les plus banals de la traduction, même quand le traducteur ne le sait pas, c'est à dire effacer la dimension linguistique, historique, culturelle et donner l'impression que la traduction a été écrite dans votre langue, aujourd'hui, pour vous.

Je me demande si derrière cette volonté d'effacement de la diversité, il n'y a pas une attitude mythologique qu'on pourrait appeler le syndrome de Babel, c'est-à-dire le désir de rétablir, de manière mythique évidemment, une unité que la réalité contredit. Autrement dit, la diversité est prise comme un mal, il s'agit de la réduire au maximum soit par la traduction, soit par l'unité politique.

C'est vrai que toute l'histoire de l'universalisme abstrait, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle est allée dans ce sens. Marx ne comprenait pas que les Croates veuillent continuer à parler croate ; il trouvait plus normal que les Croates parlent allemand, Hugo était persuadé que l'avenir, le XX<sup>e</sup> siècle apporterait la paix universelle et l'universalité de la langue française ; le monde entier parlerait français. Autrement dit, est-ce que derrière cette sorte de tension métaphysique inavouée, il n'y a pas l'idée que le projet de paix perpétuelle marche avec le projet de langue universelle et que la mésentente, la guerre est liée à l'incompréhension des diverses langues.

Mythe pour mythe, si on peut appeler du nom de Babel ce mythe du syndrome de la langue universelle, il faudrait rappeler le mythe de Caïn et Abel, qui n'ont pas attendu de parler deux langues différentes pour s'entretuer. Je n'ai jamais cru que la diversité des langues et des cultures ait le moindre rapport avec l'incompréhension interculturelle. Au contraire, ce qu'on peut constater au XX<sup>e</sup> siècle, par exemple, si je regarde l'histoire des traductions, des transformations du traduire, c'est que traduire a beaucoup changé, et traduire n'est certainement pas seul ; traduire se trouve dans l'histoire de la décolonisation, c'est à dire de la reconnaissance petit à petit, malgré les échecs de la décolonisation.

Ces transformations sont des transformations du rapport à l'altérité, autrement dit, on a changé d'anthropologie, on est passé de l'anthropologie des trente premières années du siècle, qui était celle de Levy Bruhl, qui était de l'anthropologie binaire. Il y avait le logique et le prélogique, le logique c'était l'adulte normal blanc, masculin et le prélogique c'était le sauvage, la femme, le fou et l'enfant. Ce modèle a craqué avec la décolonisation, et d'ailleurs, il faut dire que Levy Bruhl s'en rendait compte dans ses carnets en 1939.

Mais il y a aussi tout le primitivisme extrêmement important. C'est par l'art, par les artistes, les peintres et les sculpteurs que l'Océanie et l'Afrique, ce que l'on appelait l'art nègre au début du siècle, ont transformé l'art européen.

C'est donc l'altérité, on le voit là très concrètement, qui a transformé l'identité artistique au XX<sup>e</sup> siècle. La traduction s'est transformée en rapport avec cette transformation de la logique des rapports interculturels, ainsi qu'en rapport avec la découverte de l'oralité.

C'est une chose qui situe la pluralité des langues, maintenant, effectivement, il y a deux trois choses qui sont importantes pour penser le langage, pour penser la diversité. C'est

sans doute d'abord qu'il n'y a pas de plus grand danger pour parler du langage que de parler en terme d'instrument.

On a parlé dans cette rencontre de la langue de bois, je crois que la langue de bois c'est, déjà une chose extrêmement ancienne puisque Thucydide au tome III de ses *Histoires* dit qu'on a changé la valeur des mots en rapport avec des actes pour se justifier. Changer la valeur des mots, c'est à la fois en fonction d'une identification avec une vérité et d'une identification avec un pouvoir. Je crois que c'est ça, la définition de la langue de bois.

La notion d'instrument joue là un rôle. Donc il faut faire vraiment très attention avec le langage. On n'utilise pas des mots ; les mots ne sont pas des instruments. Si on dit que les mots sont des instruments, immédiatement on risque de devenir soi-même l'instrument d'une vérité, d'un pouvoir et donc d'une langue de bois. Les mots ne sont pas des instruments puisque nous sommes consubstantiels au langage, et le langage n'est ni une institution, ni un instrument.

Il y a autre chose que je voulais dire à propos des racines. On parle de langue maternelle, et peut-être que si on regarde ce genre d'expression à partir des problèmes de la chose littéraire, on peut se dire qu'effectivement l'artiste n'a pas à s'enraciner. Est-ce que le problème de l'art dans le langage, qui est intéressant pour tout ce qui est conception du social et du langage, n'est pas, non pas celui des racines, non pas, non plus, celui de la beauté, parce qu'on ne peut pas vouloir la beauté, ça ne pourrait avoir qu'un sens académique. C'est-à-dire la beauté c'est ce qu'on sait déjà qui est la beauté. Or le problème de l'art, c'est de faire quelque chose qu'on ne sait pas encore, qu'on n'a pas encore fait-. Donc est -ce qu'on ne peut pas dire que la réflexion sur la littérature, quand elle s'étend à une réflexion sur le langage, sur la relation au politique, mais aussi sur une relation à l'éthique est inévitablement une réflexion sur la modernité ?

À ce moment-là, je dirais que la modernité n'est plus l'opposition des anciens et des nouveaux ; c'est quelque chose qu'on est obligé de redéfinir également, et j'appellerai ça la faculté de présence au présent. C'est ce qui apparaît avec n'importe quel texte littéraire.

Si on regarde, il y a des choses qui sont modernes dans Homère, c'est-à-dire qui continuent à nous parler. Le problème, c'est de continuer d'agir et de transformer. En ce sens, je ne crois pas qu'on puisse parler de dialectique. Je crois que tous les termes du langage philosophique sont ici piégés, et donc si je regarde la dialectique au sens platonicien, comme dialogue... Non, ça n'a rien à voir avec les rapports entre littérature et langue ; ce n'est pas un dialogue, c'est une transformation.

Et si je regarde la seule autre valeur qu'on puisse répertorier de la dialectique, la valeur hégélienne, c'est-à-dire : thèse/antithèse/synthèse ; alors là, c'est l'horreur pour penser le rapport entre le langage et le politique. Cette dialectique, c'est une théologie, c'est ce qui mène vers le bon infini. C'est ça, le sens de la dialectique hégélienne, c'est-à-dire la conciliation des contraires. Il y a deux contraires, et puis il y a, ce qu'on traduit très mal en français en parlant de dépassement, la transformation et, en même temps, le maintien de ces deux contraires qui sont transformés vers quelque chose d'autre. Mais alors, si c'est le bon infini, c'est la fin des haricots pour la littérature...

*Félix Castan*

... C'est mort...

### *Henri Meschonnic*

... Oui, exactement. Il y a chez Hegel lui-même l'antidote, si je puis dire, au bon infini. Mais pour lui, c'est la catastrophe, c'est ce qu'il appelle le mauvais infini. C'est aussi ce qu'il appelle dans un très beau passage *La Prose du monde*. Or la littérature se fait dans la prose du monde ; elle ne peut pas se faire dans un bon infini qui ne peut satisfaire que les théologiens, qui arrêtent l'histoire évidemment. Or l'histoire est infinie, le langage, le sens c'est de l'infini. La littérature, très modestement, se fait dans l'infini, mais justement pas dans les totalisations.

Dès qu'on a affaire aux couplages traditionnels - le son et le sens, le vers et la prose, l'oral et l'écrit - c'est autant de façons banales que leurs caractères anodins ne laissent pas voir comme profondément nocifs. On est dans les pensées de la totalisation, je n'ai pas dit « totalitaire ». C'est-à-dire : un plus un égale tout. C'est le maître de philosophie de M. Jourdain : « Tout ce qui n'est pas vers est prose ». Et vous ne pouvez pas penser à un troisième terme. Or, la littérature, c'est-à-dire la diversité, elle se fait à partir du moment où il y a un troisième terme. Le pluriel, ça commence à trois et pas à deux.

Tout ce qui casse le modèle binaire du signe, la paradigmatique du signe, est nécessaire pour penser le langage, pour penser la diversité. Autrement dit, pour penser les problèmes de la littérature, non pas, en termes formels, esthétisants, mais en termes qui sont, je dirais, à la fois éthiques et politiques.

En ce sens, le problème de la modernité - qu'on le sache, c'est de la modernité qu'on parle ici - est le conflit entre plusieurs conceptions de la modernité, donc entre plusieurs conceptions du sujet ; c'est le problème du conflit avec la philosophie des Lumières.

La philosophie des Lumières est très belle, elle fait partie de l'histoire de notre rationalité. C'est quand même l'hétérogénéité des catégories. Il y a l'esthétique, qui a ses problèmes, aujourd'hui elle les a beaucoup. Et puis il y a l'éthique, c'est très beau aussi. C'est exactement ce que disait Péguy : « Elle a les mains pures, mais elle n'a pas de mains ». Et puis il y a la politique.

Si on conçoit chacune de ces catégories séparées, et éventuellement des passerelles entre elles - c'est là qu'interviendrait la dialectique, mais au mauvais sens du mot - on a affaire à ce que j'appelle la théorie traditionnelle.

Le problème de la modernité, c'est un très vieux problème. Il s'agirait de redonner une valeur neuve à quelque chose qui était en fait chez Aristote. Aristote pensait d'une manière interactive la rhétorique, la poétique, l'éthique, la politique. À ce moment-là, il y a quelque chose qui vient chasser la dialectique. C'est simplement la notion d'interaction. Je pense que c'est en ces termes-là qu'il faut penser ; en termes d'implication réciproque et d'interaction. À ce moment-là, la littérature et le langage sont effectivement inséparables. Ils sont mis sur le plan de l'historicité, c'est à dire, le plan de l'infini.

### *Félix Castan*

Il faudrait prolonger tout ça mais peut-être que quelqu'un va intervenir...

*Claude Sicre*

On va passer le micro à ceux qui veulent intervenir. Je ne sais pas si on va prendre plusieurs questions à la fois ou l'une après l'autre... Bernard Ferré...

*Bernard Ferré*

On parle d'oppression de culture et donc de vouloir réaffirmer une langue, une culture. Il en est de même pour la langue des signes, qui se bat pour être reconnue. On dit que la langue d'Oc est originaire d'une région et que la langue française englobe tout un pays. La langue des signes est une langue répandue dans tout le pays, et qui doit être soumise à des recherches linguistiques pour bien définir cette langue et bien la saisir dans toutes ses nuances. La langue d'Oc a-t-elle été étudiée de manière très fine par des linguistes ?

*Félix Castan*

Bien sûr, il y a des linguistes qui ont étudié la langue d'Oc, mais surtout au niveau de sa structure dialectale, c'était des dialectologues, des historiens de la langue, des philologues.

Par ailleurs, j'avance une idée qui me paraît d'une grande importance pour s'orienter dans l'action occitane ; c'est que le statut de la langue d'Oc est absolument différent de celui de la langue française. Le statut de la langue française, c'est le statut d'une langue nationale, d'une langue qui est portée par une nation et un État.

Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait pas d'origine locale ; toutes les langues sont d'origines locales, mais elle a été prise en charge par un État, elle est l'expression d'un État. Il se trouve que la langue d'Oc, à aucun moment de son histoire n'a été l'expression d'un État, pas plus maintenant qu'autrefois. Qu'elle puisse le devenir me paraît peu probable. L'écrivain occitan ne renvoie jamais à un pouvoir d'État. Il renvoie seulement à une réalité linguistique.

Il y a là une différence de statut très grande qui fait que la langue d'Oc n'est pas dans la même situation que, par exemple, la langue espagnole, la langue italienne ou allemande par rapport au français. Ce sont des langues nationales qui sont de même niveau quant à leur statut. Sur le plan de l'épistémologie, il faut faire cette grande différence.

Et c'est ce qui certainement fait que les écrivains occitans ont un imaginaire très différent de l'imaginaire des écrivains français dont ils n'ont pas suffisamment conscience à mon avis.

D'autre part, la problématique de la littérature occitane, n'est pas la problématique de la littérature française. Ce n'est pas comme pour le français, par exemple, la problématique de l'individu ou la problématique de la société séparées. La problématique de la littérature occitane, c'est celle de la civilisation. Voilà une civilisation qui a une langue pour support, quel est son destin ?

On étudie les individus et une société par rapport à cette problématique fondamentale de la civilisation humaine et par conséquent, dans l'échange entre le personnel et le collectif que la littérature française a du mal, il me semble, à établir d'une manière générale. Peut-être qu'Henri Meschonnic me contredira-t-il ou ajustera-t-il ma pensée

sur ce point ?

### *Henri Meschonnic*

Je voudrais justement dire en complément à cette différence de statut qu'il ne faudrait pas croire que tout soit bénéfique, loin de là, pour le statut national, historiquement, du français. Ce statut a fait à mon avis énormément de mal à la langue et à la culture française. Mais une histoire est ce qu'elle est.

N'empêche que si on regarde ce statut privilégié, il passe par la séparation à partir du début XVII<sup>e</sup> siècle entre culture populaire et culture savante, avec le centralisme de la cour des rois de France (qui est l'aboutissement d'une déjà longue histoire). Cette séparation fait une différence radicale avec l'espagnol ou l'italien. L'italien, non seulement parce qu'il y a plusieurs littératures qu'on ne peut même pas appeler dialectales, puisque d'une certaine façon l'unité de la langue italienne n'a pas le même sens en Italie, il y a donc de très très grands écrivains en napolitain ou en vénitien. Quant au statut de la poésie, il suffit de franchir quinze kilomètres en Espagne pour voir que dans les toutes petites boutiques d'articles de pêche, il y a (*inaudible*) en livre de poche. Il n'y a pas l'équivalent dans les librairies ou les boutiques de pêche françaises. Il y a un statut populaire par exemple de la poésie des années vingt que le surréalisme français n'a jamais eu. Cet élément-là qui est un fait d'histoire, fait que les problèmes de la poésie et de la littérature ne sont pas du tout les mêmes.

Il y a un autre problème, c'est que l'universalisation de la langue française, son idéologisation à partir du XVII<sup>e</sup> siècle : de ce point de vue-là, on en saisit les étapes ; le chef d'œuvre, c'est la préface du dictionnaire de l'Académie française de 1835, où l'on voit aboutir depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle que d'abord la langue française a conquis l'Europe à la suite des armées du roi et puis que la langue elle-même conquiert l'Europe, la langue, c'est-à-dire la culture.

Le prix à payer pour cette pseudo-identification entre l'ordre sujet-verbe-complément et la logique naturelle de la phrase, de la pensée, a été une idée toute aussi fautive évidemment que cette coïncidence entre la logique de la phrase, la logique de la langue et la logique de la culture ; c'était que le français étant la langue de la raison, c'était une langue apoétique, une langue sans rythme d'où toute une série de choses qui pourraient nous paraître comiques aujourd'hui, mais qui malheureusement sont d'autant moins comiques qu'elles sont plus ou moins diffusées dans une idée qui n'est pas suffisamment critiquée.

L'allemand passe donc encore pour la langue de la philosophie et au XVIII<sup>e</sup> siècle, le président de Brosses prétendait que : « le français seul parle, l'allemand rèle, l'espagnol chante... ». Le prix à payer, vous le voyez, est une idée complètement fautive qui aboutit non seulement à une idée de la langue, mais à une idée de la littérature puisqu'on obtient la clarté française qu'en escamotant tout le Moyen Âge, la poésie baroque du début du XVII<sup>e</sup> siècle et la poésie symboliste. Autrement dit les chefs d'œuvres, les deux moments superbes de la clarté française, ce sont : l'affaire Dreyfus, l'anti-Zola chez les idéologues de la clarté française et Pétain, travail-famille-patrie. Et ce n'est par hasard que Albert Doza publie *Le génie de la langue française* exactement en 1943 ; il suffit de relire la préface. Il ne faut pas croire que d'une certaine façon, ce statut privilégié de la langue ait été tout bénéfique pour la langue française.

***Félix Castan***

... Ce n'est pas un vrai privilège...

***Henri Meschonnic***

C'est quelque chose qui est complètement à défaire...

***Claude Sicre***

Ce n'est pas un privilège, c'est un drame.

Et ce n'est pas seulement dans la littérature que ça se voit, mais dans tous les autres domaines de la vie culturelle française par le seul fait qu'existe cette dénomination de culture populaire et de culture savante. On ne peut pas mettre en interaction une culture populaire isolée d'une culture savante puisqu'elles ne sont jamais isolées *a priori*. Il y a encore de nombreux sociologues et de nombreux gens très connus qui parlent de culture populaire et de culture savante d'un côté opposé. Ils n'en voient pas l'interaction parce que dans la vie courante, l'interaction entre l'entrée anonyme et l'entrée savante ne se fait pas. Félix Castan a fait un excellent article sur ce sujet dans son manifeste.

C'est aussi vrai dans la musique. Non seulement c'est un drame, mais ça explique beaucoup plus de choses que l'on ne le croit. Depuis que je réfléchis à ça, que je vous lis et que je lis Félix, je ne peux pas lire Rimbaud de la même façon. Pour moi, Rimbaud est le fils de Flaubert. C'est le drame de la culture française.

M. Allières, qui est un linguiste de l'université du Mirail qui voulait intervenir...

***Mr Allières***

On a dit que l'occitan n'était la langue d'aucun État. Je me permets simplement de rappeler que le Val d'Aran, qui est une entité autonome dans le cadre de l'État espagnol, a adopté le gascon arannais comme langue officielle. À côté d'autres bien sûr, mais l'arannais qui est un dialecte gascon du type du luchonnais, du Haut-Comminges avec quelques petites différences est une langue tout à fait officielle dans un cadre officiel aujourd'hui en Europe. Je voulais que cela soit dit.

***Henri Meschonnic***

Je voudrais revenir sur quelque chose que disait tout à l'heure Félix Castan, quand il opposait l'individu à la société en relation avec cette sorte de statut officiel de la langue. C'est vrai qu'étrangement la combinaison entre tout ce qu'on voit chez Flaubert et tout le tome III de *L'Idiot de la famille* de Sartre, où il y a un chapitre sur ce qu'il appelle « la génération de 1850 », passe par cette opposition qui est romantique entre l'individu et la

société.

Ce qui est étrange comme vous le disiez, la problématique de la culture occitane est toute autre que celle d'une opposition à la parisienne entre l'individu et la société, c'est une situation extrêmement intéressante parce que l'opposition entre individu et société est précisément un des blocages du signe, ce que j'appelle le paradigme social du signe. Or, le bouchon théorique de ce couplage, est précisément que la notion d'individu dans son opposition à la société empêche de penser quelque chose qui pourtant nous revient au XX<sup>e</sup> siècle de plein de côtés, c'est à dire le sujet. Le sujet n'est pas seulement le sujet freudien, celui de la psychanalyse ; c'est quelque chose qui est entièrement social, qui est entièrement historique, et qui en ce sens, est une fonction de l'individu. Sans doute faut-il qu'il y ait d'abord un individu pour qu'il y ait ensuite un sujet.

Le problème de la littérature et donc le problème du statut de l'individu dans le langage n'est pas d'être un individu, mais bien d'être un sujet.

C'est quelque chose que la réflexion sur la littérature et sur la modernité peut apporter à la problématique de la diversité culturelle. Penser le sujet et pas seulement l'individu. Penser l'individu, c'est rester dans les termes du XIX<sup>e</sup> siècle d'une rationalité binaire, car il n'y a pas plus binaire que l'opposition entre un individu et une société.

### *Public*

En ce qui me concerne, je souhaite aborder la question de la posture évoquée par Castan. Je trouve là une position stratégique dans la langue. Effectivement, ce qui peut relativement permettre à la langue occitane de mener une ouverture en direction d'autres cultures, c'est peut-être cette notion de posture, où, on se trouverait, dans l'interlangue, dans une dimension à la fois d'appartenance, et dans une dimension de distinction.

Le principe que souligne la posture est celui du principe différentiel. Avec une double définition qui serait d'une part la distinction dans la langue des philosophes, des catégories, et d'autre part, un principe de différence potentialisante où se fonderait la ressource de la langue. Et justement, ce double principe différentiel, distinction et potentialisation, fonde le point de la posture à partir duquel l'interaction devient le moment dynamique pour réaliser d'une manière effectivement linguistique, quelque soit la langue choisie, une dimension dynamique qui traverse la rigidité et la mécanique des langues officielles posées comme cette norme acquise une fois pour toutes et dans laquelle tout doit être décodé.

En ce qui me concerne, je suppose que dans la langue occitane, et si aujourd'hui il y a à défendre une culture ou une philosophie de la pluralité, nous trouvons en plus une possibilité d'émancipation fondamentale, à savoir, nous pouvons envisager l'abolition de l'esclavage du signifiant. Voilà un droit post-moderne nécessaire et, je crois, qui mettrait un terme aux fausses querelles des contre-idéologies.

Je pense que de ce côté-là, une philosophie de l'interaction doit être développée. Bien sûr, nous n'allons pas ici l'aborder avec toute la systématique que cela demanderait ; mais je pense que dans la culture occitane, depuis les troubadours, nous avons des éléments qui peuvent être considérés comme des moments essentiels de cette philosophie de l'interaction. Je pourrais la ramener au vieux débat pré-socratique entre l'être et le non-être, dans lequel, effectivement, cet être toujours ouvert à lui-même devient ce point infini qui n'est pas cette mise en perspective réglée dans la langue mais

ce point d'ouverture dans lequel toutes les langues peuvent tenir leur place. Pour terminer, je reprendrai avec une métaphorisation profonde, ce qui ce passe aujourd'hui dans un pays américain, dans le sud du Mexique, au Chiapas où le commandant Marcos définit non pas une dialectique mais un dépassement de la dialectique traditionnelle lorsqu'il affirme que : « Pour nous, rien. Pour tous, tout ». Voilà un slogan dans lequel l'élan pourrait tenir un devenir plus qu'un passé, car si la culture occitane montre une chose, c'est qu'historiquement, elle n'a pas trouvé dans son passé des racines, mais le passé trouve dans son futur ses nouvelles racines.

### *Claude Sicre*

Agafet voulait dire un mot...

### *Agafet*

L'image de la tour de Babel m'a particulièrement inspiré. Actuellement en France, on voit se dresser des tours de Babel comme des centrales nucléaires. À côté la tour de Babel était un jouet pour bébé ; les centrales nucléaires produisent des déchets nucléaires pour des dizaines de milliers d'années et en plus certains parlent de reprendre les essais nucléaires à Mururoa qui sont immédiatement contaminants.

D'autre part, par rapport à notre idéal linguistique, il faut savoir qu'il était pratiquement atteint dans la Pologne de l'entre-deux guerre, où les Polonais et les Yiddish se comprenaient, comprenaient leurs cultures réciproques, mais ne s'estimaient pas égaux. À Auschwitz, il y a pu avoir le plus grand complexe concentrationnaire de tous les temps. Or, il se trouve qu'un criminel contre l'humanité français que certains veulent réhabiliter est enterré à Larrazet. Larrazet, qui fait partie de la *Linha Imaginòt*, ne le refuse pas. L'Occitanie a beaucoup subi le discrédit moral de la collaboration, je dis : quand l'Occitanie fera t-elle sa révolution morale qui pourrait être le début d'une renaissance solide ?

### *Public*

Je corrige un détail : les Polonais et les gens qui parlent le yiddish ne peuvent pas s'entendre. Le yiddish se prononce un peu comme l'allemand mais s'écrit comme l'hébreu. D'ailleurs le créateur de l'espéranto Zamehov a créé justement cette langue parce que dans son village, il y avait sept, huit langues différentes, les gens se disputaient.

### *Claude Sicre*

Pour répondre à Agafet d'un mot, il m'étonnerait que dans un seul village de France, il y ait un discours et un débat tenus sur Bousquet, qui soit aussi intéressant qu'à Larrazet, un discours plus intéressant que tous les discours qu'on a entendu dans les journaux, à la

télévision ou dans les revues, où c'était un discours, alors que là c'était un vrai débat. Ce qui d'ailleurs règle définitivement, et je dis bien définitivement en ce qui me concerne, le binarisme entre culture populaire et culture savante. Parce que là, c'est le village, ce sont les paysans qui ont débattu de ce sujet, et bien mieux que ceux qui ont pris la parole dans *Le Monde*. Je crois que Larrazet n'a pas à se disculper de quoi que ce soit.

### *Public*

Je voulais dire que finalement le sujet d'aujourd'hui, c'est un problème de communication. Et qui dit communication dit pluralité, sinon, il n'y a plus rien à dire. Ce n'est pas la peine d'avoir une conversation, si on ne veut pas échanger des idées. Forcément, si on échange des idées, c'est qu'elles sont différentes d'un locuteur à l'autre. Vous aviez quelques réticences tout à l'heure au sujet de la traduction et de la déperdition qu'il pouvait y avoir à traduire. On peut voir le côté positif de la chose, en pouvant accéder, d'une manière un peu incomplète il est vrai, à une réalité qui serait totalement ignorée.

Nous faisons la preuve ici d'une démonstration : vous pouvez nous parler de traduction de versets de la *Bible* en français avec un relais dans la langue des signes qui est perçue à mes côtés. Une médiatisation, finalement, continue une chaîne de médiatisation, et c'est ce qui est vraiment essentiel dans la communication. Je résumerais tout ça par le mot communication. Etes-vous d'accord ?

### *Henri Meschonnic*

... Ce que vous dites est vrai et généreux, mais d'une certaine façon, ça n'a aucun rapport avec le problème que j'essaie de poser. Ce que nous communiquons, ce sont des idées comme vous le dites, je pense qu'il faut distinguer dans le langage *parler de*, là nous parlons des problèmes, et puis ce qui est à faire pour le poème, par le poème et par la traduction, ce n'est pas parler du texte à traduire, c'est *faire* le texte. Même pas dire, mais *faire*.

Je crois qu'il faut reprendre un sens oublié qui est celui de la force du langage. Simplement le rapport entre *faire*, *dire*, et le langage. Tout le problème de la traduction sort de la banalité habituelle. S'il s'agissait simplement de dire qu'il y a des petites différences et des déperditions, c'est banal. Le problème peut et doit se reprendre en d'autres termes, c'est-à-dire, en faisant la critique d'une conception commune du langage que j'appelle en terme de discontinu, c'est à dire la notion de mot, de sens, de forme, de phrase. Toutes ces notions qui sont parfaitement pertinentes pour la langue, mais ne sont pas la nature complète du langage. Il n'y a d'ailleurs pas de nature complète du langage. Elles ne sont qu'une représentation du langage, une représentation discontinue. Or, dans le langage, il y a autre chose que du discontinu, il y a ce que j'appelle du continu.

Quand je parle là, physiquement, oralement, c'est du parler, c'est une gestuelle, c'est une mimique ; il y a une physique du langage. Le problème de la poétique, le problème de la traduction, c'est de voir ce qu'est la physique du langage écrit. À ce moment-là, s'il faut penser le langage en terme de continu et pas de discontinu, alors il faut changer

complètement de concept. Il faut voir ce que le langage fait, même si vous ne savez pas comprendre ce qu'il fait et comment il le fait.

Mais ce n'est pas du tout de l'ordre du mystérieux ou du mystique, il faut penser le langage en terme de rythme, de prosodie, et concevoir une sémantique prosodique, une sémantique rythmique. Or le rythme est de l'ordre du continu ; le rythme n'est plus pour moi une alternance de temps forts et de temps faibles, ça c'est la définition du petit Larousse. Mais si le rythme est une inscription du sujet dans son discours, à ce moment-là toutes les consonnes, toutes les voyelles constituent une sémantique sérielle, et on peut prendre un texte et c'est dans le fond le critère de son caractère littéraire ou poétique. Si un texte fait toutes sortes de choses autre que ce que disent les mots, ça peut être une confirmation, mais ça peut être tout à fait le contraire. C'est cela le problème poétique. Le problème de la traduction, c'est faire ce que fait le texte, ce n'est pas parler de, c'est faire.

### *Public*

Je me retrouve bien dans ce qui vient d'être dit sur le thème de la communication et c'est bien valable à travers le monde entier. Il y a une chose que je voudrais dire : toute personne qui vient au monde a droit à un langage pour pouvoir avoir accès aux connaissances, aux savoirs du monde. Ce langage n'est en fait qu'un moyen, ce n'est pas une fin en soi. C'est pour avoir accès à un savoir, à des connaissances. Il faut savoir que, avant 1880, il y a eu une période où les sourds avaient le droit de citer, avaient le droit d'utiliser leur langue ; c'était aussi la langue des signes, une langue pour échanger entre eux, une langue d'enseignement ; cela leur permettait d'accéder au savoir, à la connaissance. Il y a eu des dispositions politiques qui ont été prises et en 1880, il y a eu un colloque qui a interdit la langue des signes. Ça a été une entente du corps médical et on a évincé les sourds de l'enseignement, on a évincé la langue des signes de la vie des sourds. Or cette langue n'est qu'un moyen pour avoir accès à la connaissance. En supprimant cette langue, on leur a coupé l'accès à la connaissance, c'est ce qui est grave. Et donc, en terme de communication, c'est important.

La langue des signes est une langue très riche d'expressions, elle a sa syntaxe, sa structure. Vous parliez du rythme dans le discours. Il y a également un rythme d'une importance fondamentale dans la langue des signes, tout est une question de rythme, pas seulement dans la configuration des mains, ce qui est à la limite secondaire.

On s'inscrit dans un mouvement militant, c'est aussi la raison pour laquelle nous sommes là ; cette langue n'est pas reconnue comme une langue à part entière, comme une langue d'enseignement, ce qui nous interdit l'accès à la connaissance. Nous devons donc mener cette action militante pour que cette langue soit reconnue comme une langue d'enseignement. En fait, d'une certaine manière, c'est un point commun de tous ceux qui sont ici, qui défendent une langue, une culture.

Qu'est-ce que vous pensez de ça ? Comment se fait-il qu'on puisse interdire une langue dans un pays, langue qui est incontournable pour les sourds.

### *H. Meschonnic*

C'est un problème très grave. La communication, c'est la chose de base dans le langage, c'est élémentaire et interdire la communication, c'est déjà une répression idéologique et politique.

La seule chose que je voudrais ajouter, c'est que le langage, c'est beaucoup plus que la communication.

On parle beaucoup de communication de nos jours comme si le langage s'identifiait complètement à la notion de communication.

La communication est un passage d'informations ; le langage, c'est beaucoup plus que de l'information, c'est un investissement complet et physique du sujet dans ce qu'il dit et donc c'est aussi une transformation.

Le langage, c'est quelque chose qui peut transformer les manières de voir, de sentir, de comprendre, de lire, d'écrire, et évidemment on ne peut pas limiter la question du langage à la question de la communication même si cette dernière est fondamentale et première.

### *Public*

Vous parliez du mythe d'unification, je pense que c'est un mythe de croire que cet acquis serve de langue d'expression artistique ; il sert quand même comme langue de communication et cela demandera quelques générations pour qu'il devienne aussi un moyen d'expression artistique.

À deux heures, quelqu'un disait : « Ne parlons pas de langue minoritaire à propos de l'occitan, nous sommes 13 millions d'Occitans ! »

Oui, mais combien se servent de cette langue ? Combien la comprennent encore ?

On assiste à une unification très réelle, qui n'est plus un mythe ; réelle aussi au sein de la langue occitane.

Au-dessus des divers dialectes occitans, s'est créée une supra langue occitane. On se débrouille très bien avec cette langue dans les calendrettes.

Même au sein de l'Occitanie, on assiste à une sorte d'unification ; la situation tragique dans laquelle nous nous trouvons, c'est que nous perdons non seulement les langues d'expression artistique, et donc d'identification, mais aussi les langues de communication. Pourquoi ? Parce qu'il y a des langues plus fortes ; j'ai entendu cette thèse selon laquelle une langue est en perdition au moment où la classe dirigeante, y compris les intellectuels, les écrivains, l'abandonnent. Je pense que, parmi les 13 millions d'Occitans, il y a plus d'écrivains qui s'expriment en langue française qu'en langue occitane. On assiste à une évolution très dangereuse où une langue bouffe l'autre. Cela, on l'a toujours vu au cours de l'histoire et on y assiste actuellement de façon très visible, très cruelle, plus évidente qu'auparavant. Je pense que le mythe d'unification n'est pas un mythe mais est cruellement réel. Il ne faut pas amalgamer l'espéranto dans ce système-là.

Des langues bouffent les autres parce qu'elles sont économiquement ou par d'autres moyens plus fortes que les autres et parce que tout un peuple ne peut maîtriser, être compétent dans 2 langues à la fois. C'est vrai pour des individus (j'ai appris le français parce que j'ai pu vouer toute ma vie à l'étude de cette langue mais je ne peux pas mesurer à ceux qui l'ont appris comme langue maternelle. Ce n'est pas mon moyen d'expression). Tout un peuple ne le peut pas. Si un peuple est contraint à maîtriser une autre langue ethnique, c'est au détriment de sa langue maternelle. On n'acquiert pas aussi

vite une autre langue et culture qu'on ne perd la sienne.

L'espéranto est un instrument facile à acquérir ; c'est une langue qui peut être maîtrisée par tout un chacun (on n'a pas besoin d'être un génie linguistique pour cela). Par ce biais, on serait libre, si l'on offrait dans les écoles de choisir une autre langue comme langue d'expression artistique ou bien comme moyen de connaître une autre culture. Je voulais donc exprimer un doute sur le soi-disant mythe d'unification.

### *H. Meschonic*

J'ai employé mythe d'unification en donnant à mythe, non pas le sens de quelque chose d'irréel mais le sens d'une vérité, unité, totalité mobilisatrice. Pour moi, c'est ça un mythe.

Si une langue est une histoire et une culture, évidemment, elle est infiniment plus qu'un moyen de communication. Si on prend une langue uniquement comme un moyen de communication, elle a l'utilité qu'on prête à un moyen de communication et on s'arrête là. Et il ne faut pas penser que c'est une langue comme l'italien ou l'espagnol. Parce que les langues sont des histoires, des sensibilités, et donc infiniment plus que des moyens de communication.

Vous allez me pousser à défendre un paradoxe à peine défendable mais par réaction à ce que vous venez de dire, je pense qu'on abuse de la notion de communication et je me demande si cette notion est si importante que ça ; si elle doit jouer un rôle d'effacement de la culture, de l'histoire, des sensibilités, elle prend un rôle pervers. Le langage, c'est infiniment plus que la communication.

### *Félix Castan*

On ne peut pas préjuger de l'avenir d'une langue ; c'est vrai qu'il n'y a pas 13 millions d'Occitans qui parlent occitan quotidiennement, mais il y en a beaucoup plus qu'on ne croit. Les dernières statistiques des sondages prouvent qu'il y en a des proportions considérables qui parlent, qui comprennent, et des proportions encore plus considérables de gens qui y sont favorables.

Par ailleurs, je crois que dans la vie de chaque individu, il y a très souvent des problèmes de langue. La plupart des gens ont eu des problèmes de langue, ont dans leur tête plusieurs langues qui sont en concurrence et je ne crois pas qu'on soit obligé d'éliminer une langue pour en adopter une autre. Je pense qu'on peut avoir plusieurs langues qui fonctionnent dans la tête. Personnellement, j'ai 2 langues qui fonctionnent dans la tête, j'écris dans les 2 langues et je ne les considère pas comme étant supérieure l'une à l'autre.

### *Public*

Je voudrais d'abord rendre hommage au combat de Félix Marcel Castan dont je me sens à certains égards proche même si j'ai eu l'occasion de lui exprimer certaines de mes réserves.

Je voudrais poser une question qui me semble essentielle dans ce débat : c'est le

problème de la relation entre les formes de pensée - dont ce serait une erreur de poser comme distincte de la langue et de se poser la question : est-ce que la pensée est préalable à la langue ou la langue préalable à la pensée ? - et les structures de la langue, problème auquel vous faisiez allusion tout à l'heure en parlant du fait que le français ait imposé une certaine hégémonie en prétendant que sa structure logique était la seule, l'absolu. On se rend compte précisément de plus en plus maintenant, disons que la conscience se répand que la richesse que peuvent s'apporter mutuellement différentes langues réside essentiellement dans la forme de pensée qui y est attachée. Je pense notamment à Augustin Berque qui travaille sur la pensée ? au Japon et sur les rapports avec les structures de la langue et cela m'amène à poser une question parce qu'on a parlé à propos de langue, de poésie et de littérature, on sait précisément que la poésie et la littérature travaillent sur la matière et les structures même de la langue, mais en même temps, Félix Castan, tu parlais tout à l'heure de la pensée occitane qui est une pensée de pluralité, ce qui me semble effectivement qu'elle peut apporter de plus riche, c'est la véritable altérité qui est incontournable, que l'on ne peut pas attaquer. Quelles sont les relations entre les pensées de la pluralité, propres à l'Occitanie, et les structures mêmes de la langue occitane ?

*F.M. Castan*

Je pense que ce n'est pas une question de structure interne de la langue. Si les écrivains occitans ont une pensée de la pluralité, c'est du fait de leur situation dans le monoculturel. Ils sont obligés de se situer à l'intérieur d'un monde culturel unifié, autre, et par conséquent d'élaborer, pour se défendre eux-mêmes, pour défendre leur légitimité, une philosophie de la pluralité, et dire que la culture est pluraliste, qu'il y a plusieurs points de vue sur la culture, plusieurs situations qui doivent cohabiter, qui doivent s'opposer d'ailleurs les unes aux autres, qui sont en rapport - pas dialectique, comme le dit H. Meschonnic, je suis tout à fait d'accord avec lui - de dialogue, d'opposition, de conflit, de situations complexes.

C'est de sa situation que l'écrivain occitan déduit une philosophie de la pluralité, ce n'est pas que la langue occitane soit plus pluraliste que les autres langues, toutes les langues ont leur structure équivalente, ce n'est pas la structure intime, ce n'est pas une vocation divine de l'occitan, c'est un phénomène historique contemporain.

*Henri Meschonnic*

Je crois qu'on peut dire qu'il y a une certaine mondialisation de la culture au XX<sup>e</sup> siècle et dans tous les arts, avec des effets parfois de valeur très moyenne, je ne sais plus qui a parlé à propos de peinture de culture de magazine ; c'est vrai, il y a de la culture de magazine qui est une mondialisation de petite qualité ; mais il y a aussi cette transformation d'une logique binaire en logique plurielle qui marque tout le XX<sup>e</sup> siècle, avec la décolonisation, la transformation des relations interculturelles, ce que montre la traduction, justement. Si la traduction change, elle peut travailler à montrer l'autre comme autre. Alors que jusqu'ici, la traduction visait à effacer l'autre, ce qui apparaît au niveau du plus petit proverbe. On peut traduire un proverbe en le remplaçant par un

proverbe du cru comme on peut le traduire mot par mot avec son matériel culturel tout à fait différent. Et donc la traduction, si elle se transforme vers la possibilité de montrer l'altérité comme altérité, il peut y avoir effectivement toute sorte d'échanges et d'enrichissement, et c'est le rôle de la littérature ; si l'on regarde de très grandes traductions dans le passé, c'est exactement ce qu'elles ont fait. Il ne faut pas croire que la traduction soit la médiocrité institutionnalisée.

Il est vrai que si l'on fait la traduction comme l'enseignent les enseignants de traduction, on fait automatiquement du médiocre, parce que l'on remplace une poétique par une rhétorique, on remplace le risque du discours par les autorités de la langue etc. Mais si la traduction se transforme, à ce moment-là, ce seront les littératures qui ne sont plus seulement la traduction, la connaissance d'une autre littérature, mais des transformations des modes d'expression, et une certaine pluralité se réalise dans le langage, dans le discours.

### *Public*

Notre conférencier parisien s'intéresse beaucoup aux aspects un peu élitistes de la langue et de la littérature. Il ne faut quand même pas oublier l'aspect communication, c'est peut-être 99%. Je crois qu'une langue universelle peut quand même arriver à la paix. Connaître l'autre, c'est ce qui permet d'éviter les guerres, la paix c'est important. Une guerre mondiale, ça fait beaucoup de dégâts. J'avais une question, beaucoup plus précise, sur les sourds, mais l'interprète manque. Une émission à la télévision, récemment, a montré que le langage des sourds était adapté à la langue française mais pas à la langue anglaise. Alors est-ce qu'il y a besoin de langue des sourds universelle ? Je ne sais pas si quelqu'un peut répondre...

### *Public*

Je voudrais bien revenir rapidement sur cette idée de communication. Je me demande si, en fin de compte, on n'a pas glissé, on a voulu faire une concession à cette question-là en disant oui, il y a communication, mais le langage c'est bien plus que ça. Je pense que c'est d'autant plus que ça, et j'aimerais qu'on approfondisse cette affaire, il me semble que d'en revenir à une communication c'est encore une fois glisser sur un langage instrument. J'y suis très sensible puisque je suis dans le monde éducatif. En se posant la question de l'éducation, c'est-à-dire comment transmettre les savoirs, la culture, une langue, si on est encore dans ce paradigme de la communication comme un instrument, effectivement on échappe à toute la complexité que développait monsieur Meschonnic et à mon avis, c'est plutôt par ces autres entrées que l'on devrait poser la question de la langue parce que cela débouche sur la possibilité d'être créateur, d'être en action et justement de ne plus faire une distinction entre le faire et le dire de. Je pense que, même maintenant, la différence entre le faire dans un poème et le faire dans notre discussion, c'est retourner à une notion de communication. Si on n'est pas en train de faire quand on prend chacun la parole ou lorsqu'on écoute, je pense qu'on passe à côté aussi.

### *H. Meschonnic*

Je crois que ce que nous faisons est utile. J'ai distingué parler de, dire et faire dans le langage. C'est autant de fonctions absolument indispensables à l'échange et à la transformation des idées. C'est vrai que la notion de communication a tendance à prendre le pas sur les autres pour des raisons qui ne sont pas toujours de bonne qualité, qui sont un rabaissement du sujet dans le langage, donc un maintien de la conception traditionnelle. Cela dit, dans notre civilisation, on est habitué à ce que la littérature, la traduction, jouent un rôle traditionnel. Ça va aller de soi de dire que la traduction fait connaître la littérature étrangère. Mais cela ne suffit pas de faire connaître une littérature. Une littérature, ce n'est pas un énoncé, ce n'est pas simplement « passe-moi le sel », qui est suffisant pour la communication. À partir du moment où c'est autre chose, il faut penser les difficultés qui sont propres à la littérature ; la littérature transforme les langues et donc, ce qui est difficile, c'est de continuer à parler de la littérature en terme de langue ; la notion de langue qui est évidemment absolument indispensable, ne suffit pas à parler du langage et surtout elle devient un obstacle pour penser la littérature ; la littérature ne se fait pas dans la langue. Si je traduis un verset biblique de l'hébreu en français, je ne traduis pas de l'hébreu en français, je traduis un verset biblique. Si je traduis un poème d'une langue quelconque en français, je ne traduis pas la langue, je traduis le poème. Si je ne traduisais que la langue, je pourrais au résultat avoir un très mauvais poème. Et le problème pour traduire un poème, c'est qu'à l'arrivée il y ait un poème. Il ne suffit pas d'être le passeur. Après tout, Caron faisait également passer des âmes sur le Styx et le résultat est qu'à l'arrivée, il y avait un cadavre. Donc il faut savoir si le traducteur amène un cadavre dans la langue d'arrivée ou s'il amène un corps vivant ; il faut penser que le langage est la chose à traduire en d'autres termes que la notion de langue, de communication, sinon on ne verra que du feu à la question de la littérature comme transformation de la langue.

### *C. Sicre*

Ce sera la conclusion. Maintenant un concert des Bawls qui va commencer sur la tribune. Il faut remercier F. Castan et H. Meschonnic de leur présence aujourd'hui. Puisque l'on parlait du faire et du dire et qu'on critiquait le binarisme individu-société, culture savante-culture populaire, ici nous avons fait, puisque installer cette pluralité et cette profondeur de discours en plein centre de la place du Capitole un dimanche après-midi, je crois que c'était du faire et du dire à la fois. Merci.